

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 47 (1974)

Heft: 3

Artikel: Motivations et aspirations des étudiants architectes

Autor: Monot, Pierre-Etienne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-127608>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Motivations et aspirations des étudiants architectes

Recherche menée auprès des étudiants de première année (1972-1973) du Département d'architecture de l'EPFL (Ecole polytechnique fédérale de Lausanne).

21

Introduction

En 1970, la classe de première année du département d'architecture (DA) comptait 57 étudiants; en 1971, il y en avait 70; en 1972, ce nombre s'est élevé à 84. Cela donne des taux d'accroissement de l'ordre de 20% par année, et qui sont nettement supérieurs au pourcentage d'augmentation de l'EPFL dans son ensemble: en 1969, 9% et en 1971, 11,5%. Outre les problèmes concrets d'organisation de l'enseignement qui en découlent, le DA s'est posé des questions sur les causes de ce mouvement.

Aussi, en septembre 1972, le département d'architecture (DA) a donné à l'auteur du présent rapport, alors assistant 1, l'autorisation d'entreprendre une recherche sur les motivations et les aspirations des étudiants entrés en première année d'architecture à l'automne 1972, cela sur la base d'une esquisse d'enquête par questionnaire que l'auteur avait proposée en 1971.

Elaboration du questionnaire

La décision a été prise de soumettre un questionnaire aux étudiants entrés en première année du DA, et de le faire remplir très vite après le début du semestre, si bien qu'il restait peu de temps pour l'élaborer et le mettre au point; il n'a donc pas été possible de faire un testage préalable sur un échantillon réduit, ce qui aurait permis de contrôler la compréhensibilité des énoncés et la quantité et la qualité des informations récoltées par chaque question.

Cependant, à l'avant-dernier stade de sa rédaction, le questionnaire a été soumis à un certain nombre d'enseignants du DA; quelques-uns ont bien voulu l'étudier et nous transmettre remarques, critiques et améliorations possibles, dont il a été tenu compte pour la rédaction définitive. D'autre part, M. Francis Marti, psychologue-conseil de l'EPFL, a collaboré à la mise au point du questionnaire; un bon nombre de questions, auxquelles il n'avait pas été songé d'abord, sont le fruit de sa collaboration.

Les réponses au questionnaire

Le questionnaire a été distribué aux étudiants à la fin du mois d'octobre, moins de quinze jours après leur entrée

à l'EPFL, au cours d'une séance générale de l'atelier de première année; les étudiants devaient le remplir sur place, et disposaient de deux heures pour cela. L'auteur de l'étude, le psychologue-conseil de l'EPFL et un assistant du DA étaient présents pour répondre aux questions que les étudiants posaient.

Du fait de la liberté académique, du fait de la maladie, du fait aussi que 8 étudiants étaient encore au service militaire, seuls 63 étudiants étaient présents et ont répondu au questionnaire, sur les 82 étudiants que comptait l'atelier à ce moment (84 étudiants étaient inscrits, 2 avaient déjà abandonné au bout d'une semaine, l'un à cause des mathématiques, pour faire le droit, l'autre pour faire de la direction d'entreprise). L'enquête a donc porté sur un échantillon représentant 77% du nombre total d'étudiants. Il n'a pas été jugé opportun de faire remplir le questionnaire par la suite aux absents, de crainte qu'il ne soit éventé. D'ailleurs, il n'était pas obligatoire de répondre au questionnaire, et il semble, d'après des comptages, que deux ou trois étudiants aient quitté la salle sans remettre leurs réponses: c'est certainement un droit que de pouvoir refuser de répondre à un questionnaire qui a toujours un caractère inquisitorial, quelles que soient les intentions dont il procède.

Pourquoi une enquête par questionnaire

«Les sciences humaines... étaient enfin, vingt siècles après le Christ et quarante ans après Bergson, des sciences, tout simplement.

» Mais à quel prix? un prix qui nous saute à la gorge. Elles ont engendré une méthode d'investigation qui est fasciste par essence. Elles se nourrissent du viol de la conscience, elles donnent la question. Elles s'occupent de l'individu pour le toiser et le fichier, l'indexer et le massifier. Elles utilisent un procédé aussi vieux que les flics et qui, de Bornéo à Mauthausen, se nomme l'interrogatoire. Les tests, les questionnaires, les sondages d'opinion taraudent l'être humain «sans colère et sans haine», avec le détachement blafard de la technique opérationnelle. On ne vous reproche rien. C'est pire, on vous enregistre. Nul ne songe à vous inculper, ni à tenir pour une faute que vous soyez ce que vous êtes. Unité, vous servez à calculer une moyenne qui se retournera contre l'unité. Au tribunal immatériel de la statistique, vous n'avez pas enfreint les lois, puisqu'il n'y a pas de code, pas de réquisitoire, pas même un lambeau d'hermine sur un bedon de juge. Mais vous êtes jugé. Jugé avec

¹ Cet article reprend l'essentiel de la synthèse qui conclut le rapport général sur la recherche. Ce rapport vient de paraître, sur les presses de l'EPFL, accompagné d'un avant-propos de M. Cosandey, président de l'EPFL.

des cubes, des croix, des lignes, avec le test qui fait la chasse aux anarchistes et celui qui mesure l'agressivité.»

Raymond Borde: «L'Extricable»,
Losfeld, Paris 1970, p. 45 et suivantes.

Comment étudier les motivations et aspirations d'un groupe d'étudiants qui n'ont en commun, à première vue, que leur inscription dans un registre officiel à la rubrique: «DA, 1^{er} semestre»?

Pour éviter des interférences et interactions directes entre l'observateur et les étudiants interrogés, il a été décidé de ne pas recourir à une enquête par interviews personnelles, dont la conduite, le dépouillement et l'interprétation sont éminemment subjectifs et peuvent prêter à de nombreux malentendus verbaux. En outre, dans ce genre d'enquête, il est difficile de pondérer les réponses, de quantifier les éléments clés dégagés; la compréhension qui en résulte risque d'être un système d'affirmation et de déduction logique, c'est-à-dire un méta-discours, plus qu'une observation minutieuse et exacte d'un ensemble de phénomènes.

Pour ces raisons, il a été choisi de procéder au moyen d'un questionnaire anonyme, adressé à tous les étudiants, et dont le dépouillement serait fait de manière à permettre un traitement des réponses par calculatrice électronique. Il est certain que le questionnaire, en tant que moyen de cerner une réalité complexe, n'échappe pas aux accusations que lui porte Raymond Borde dans la citation que l'on vient de faire. En guise de décharge, il faut préciser que, dans le présent cas, l'intention n'est pas de tabuler, incorporer et assigner l'étudiant dans tel ou tel secteur de l'enseignement universitaire, ou de mesurer si tel ou tel étudiant est effectivement doué pour l'architecture. Il s'agit plutôt de déceler quels sont les points communs et les divergences au sein d'une population, par le moyen d'un outil statistique simple. On ne peut pas ériger en normes les conduites, motivations et aspirations qui apparaîtront comme caractéristiques d'une majorité quelconque, pour retourner ensuite ces normes contre la minorité qualifiée de déviante. Il est cependant vrai que, considérablement développé et expérimenté, un tel questionnaire pourrait donner le jour à un outil de détection des capacités, qui devrait être manié avec beaucoup de précaution (un jour que l'on demandait à Binet ce que c'était que l'intelligence, il avait répondu:

«L'intelligence, c'est ce que mes tests mesurent!»), sous peine de verser dans un cercle tautologique et totalitaire. La démarche adoptée implique que ce ne sont pas les cas individuels, avec leurs dons, et leurs carences, qui vont avoir de l'importance; l'étude ne sera pas caractérologique. Il s'agit plutôt de comprendre en quoi et comment ces étudiants maîtrisent leur choix professionnel et ses déterminations, et dans quelle mesure ils reflètent plus ou moins les sédiments culturels déposés par leurs antécédents familiaux, scolaires et sociaux.

Il faut encore insister sur deux points importants: l'anonymat du questionnaire et la position de l'observateur. Le questionnaire était strictement anonyme, quand bien même un travail de Sherlock Holmes aurait permis de retrouver les noms. Deuxièmement, l'auteur de la recherche, assistant au DA, se trouvait en dehors des tâches de l'enseignement pour mener à bien son étude. Ces deux points sont certainement importants si l'on veut laisser aux étudiants une entière liberté de réponse, sans qu'ils se croient contraints de donner d'eux-mêmes une image favorable et propre à faire bonne impression sur les enseignants. Cette indépendance de l'observateur par rapport aux phénomènes observés ne saurait vraisemblablement pas être garantie si une telle enquête était conduite par des personnes directement impliquées dans l'enseignement, et donc aussi le jugement des travaux et la sélection des étudiants réputés non doués.

Objectifs et structuration du questionnaire

Mis à part le besoin de comprendre les causes de l'accroissement important du nombre d'étudiants, il n'y avait pas de demande précise d'informations provenant du DA. Etant donné qu'il n'est pas certain que le DA veuille donner une suite et un développement scientifique à cette recherche, on a jugé bon d'élaborer un grand nombre de questions, qui permettent d'obtenir une information statistique la plus complète possible dans de nombreux domaines recouvrant un champ très large de préoccupations.

Pour pouvoir récolter des informations étendues, le questionnaire a été élaboré sur la base d'une structuration préalable en six domaines d'investigation:

Questions 1-21

1. Les motivations du choix de l'architecture: l'âge des premiers intérêts pour cette discipline, leur nature, les informations et conseils obtenus, la carrière scolaire

antérieure, ses résultats, la manière dont l'étudiant travaillait, s'intéressait à telle ou telle branche, etc.

Questions 22-37

2. Les motivations du choix du département d'architecture de l'EPFL; les hésitations avec d'autres écoles, les plans d'étude demandés, la réputation du DA et de l'EPFL, la facilité relative par rapport à d'autres écoles, etc.

Questions 38-59

3. Les images et les attentes de l'étudiant face à l'enseignement; le problème de la sélection, des abandons et des échecs, le régime d'admission souhaité, les aptitudes jugées nécessaires, l'assiduité au travail, l'organisation des études et des orientations, les difficultés craintes, etc.

Questions 60-73

4. Les images et les attentes de l'étudiant face à l'exercice professionnel futur de l'architecture; les caractéristiques du métier souhaitées, les conditions d'exercice et la place souhaitée dans la structure professionnelle, les tâches et les lieux d'intervention de l'architecte, les espoirs de salaire, les différences avec le technicien, etc.

Questions 74-97

5. Les renseignements personnels; l'année de naissance, sexe, nationalité, titres scolaires, profession des parents, conditions de logement, l'argent mensuel à disposition, etc.

Questions 98-104

6. Des questions sur le questionnaire: a-t-il été trouvé trop long, ou indiscret, ou non pertinent? L'étudiant y a-t-il répondu véridiquement? Faudrait-il aborder d'autres domaines, ou supprimer des questions, etc.

Traitement des réponses

Sur la base des conseils provenant d'enseignants du département de mathématiques, ainsi que du psychologue-conseil de l'EPFL, il a été jugé opportun de recourir à un traitement des réponses par calculatrice électronique. Le grand nombre de questions et de sous-questions (plus de 330 variables), le nombre assez important de questionnaires à traiter (plus de 60), auraient rendu très fastidieux un comptage manuel, multiplié les risques d'erreurs, et les difficultés à les repérer et à les corriger;

de plus, dans le cas d'une continuation, ou d'une amplification de cette étude, la procédure aura déjà été mise au point.

Afin de réduire le plus possible la perte d'informations qui résulte de cette transposition sur carte perforée, bon nombre de réponses ont été enregistrées par écrit parce qu'elles étaient particulièrement significatives ou originales, ou représentatives, ou aussi bizarres; ces réponses ont été reportées dans le rapport, sous le titre «commentaires des étudiants».

Le traitement par la calculatrice électronique a été fait sous la direction de M. Hubert Froidevaux, premier assistant au département de mathématiques. On a utilisé un programme se prêtant à tout dénombrement de données qualitatives, codifiées en nombres entiers, mis au point pour l'Office de statistique de l'Etat de Vaud¹. La tâche la plus ennuyeuse s'est révélée être la perforation d'environ 1200 cartes. Le programme permet de construire des tables à plusieurs entrées (jusqu'à douze), qui sont décomposées en tableaux à deux entrées et imprimées ainsi; mais cela en complique un peu la lecture.

Le but de l'enquête n'était pas de reconstruire les images des individualités de la soixantaine d'étudiants interrogés, mais de dégager les motivations communes, ainsi que certaines lignes de clivage importantes; ce n'était pas une étude de cas, il ne s'agissait pas de découvrir la trajectoire individuelle de chaque étudiant dans l'unicité de son développement: ce serait là une autre étude, qui pourrait se fonder sur le présent travail, mais qui demanderait de tout autres moyens d'investigation.

Démarche et moyens

Pour mener à chef cette étude, de la rédaction du questionnaire à celle du rapport, l'auteur n'a disposé que de onze mois, dont sept à temps partiel. C'est évidemment bien peu pour un travail qui avait pour volonté de dépasser le flou intuitif, subjectif et impressionniste, qui est généralement usité au DA pour parler des motivations et aspirations des étudiants.

Dans la mesure où cette étude est en premier lieu une observation, une constatation exacte, par des moyens d'investigation appropriés, de faits dont certains sont évidents, mais d'autres échappent à l'examen superficiel, l'observateur ne doit pas avoir d'idée préconçue; il faut

¹ (Programme généralisé de comptage, D. Gurtner et L. Auer, Office de statistique de l'Etat de Vaud, juin 1972.)

se tenir en retrait, et ne pas répondre à la place des faits. Dans la mesure où cette étude est également une amorce d'expérimentation, qui devrait être poursuivie, il a fallu poser des questions aux faits observés, dans tous les sens, en fonction de l'hypothèse que les aspirations et motivations des étudiants sont loin d'être transparentes, limpides et univoques, et qu'elles sont bien plutôt un tissu de contradictions, reflétant plus ou moins les contradictions d'un exercice professionnel à la fois caché et en pleine mutation, ainsi que celles de la société ambiante.

On comprend bien que ce travail de dégagement, d'observation et d'interprétation des phénomènes est long, voire fastidieux, et que si l'on veut éviter de procéder par affirmation péremptoire, il est nécessaire de passer par une démarche lente et laborieuse, qui plaira moins à l'esprit qu'un séduisant système de pétitions de principe et d'affirmations aprioristiques (pour reprendre les termes de Claude Bernard).

Synthèse générale

Note préliminaire

Pour conclure le travail et en donner une synthèse, il n'a pas été estimé judicieux de reprendre, question après question, les réponses significatives, pour les aligner à la queue leu leu, comme des perles sur un collier; ç'aurait été une paraphrase redondante et inutile. Pour plus de détails, il faut se reporter au rapport complet de recherche.

Il semble plus intéressant d'essayer une synthèse qui soit un dépassement des faits bruts et des constats qui ont, jusque-là, constitué l'essentiel de ce rapport. Il faut essayer de donner une compréhension un peu plus profonde quant aux étudiants de première année du DA. Cette compréhension est, bien évidemment, de nature hypothétique, c'est-à-dire qu'elle repose sur les faits observés, mais aussi sur des hypothèses que l'on émet pour expliquer ces faits, qui peuvent être parfois contradictoires. Ces hypothèses devraient être vérifiées, et pourraient servir de point de départ à de nouvelles investigations.

Cette synthèse ne saurait rendre compte point par point de toutes les observations faites dans le dépouillement du questionnaire; il s'agit plutôt de mettre en évidence certains traits, certains comportements fondamentaux,

qui constituent des éléments clés pour la compréhension des motivations et des aspirations des étudiants. La difficulté est de ne pas outrepasser les faits et élucubrer dans le vide, mais aussi de ne pas rester en deçà de ce qu'ils signifient.

D'autre part, cette synthèse repose nécessairement sur la compréhension personnelle de l'auteur, sur ses propres déterminations, sur les souvenirs qu'il a de ses propres motivations pour l'architecture; cela signifie que l'auteur avertira s'il fait appel à ses propres souvenirs, ou si les hypothèses émises sont trop ténues ou personnelles.

Qui choisit l'architecture, et pourquoi ?

Quatre hypothèses

Précisons d'emblée qu'à cette question, il n'est actuellement pas possible de donner de réponse certaine, car aussitôt se pose la contre-question: qui ne choisit pas l'architecture, qui la refuse et pourquoi ?

Pour répondre avec précision à cette double question, il faudrait étendre considérablement l'enquête, en premier lieu aux étudiants de tous les départements de l'EPFL, ensuite à ceux de l'Université: cela pourrait certainement se faire au moyen d'un questionnaire structuré en deux parties: la première concernant les étudiants de toutes les disciplines, la seconde partie portant sur le domaine spécifique choisi (architecture, ou médecine, ou lettres, etc.).

Actuellement, on ne dispose d'indications que sur les étudiants qui ont choisi l'architecture, et sur les motivations de leurs choix. Sur cette base, on peut se risquer à émettre quelques hypothèses, qui devraient faire l'objet de vérifications, ainsi qu'on en a averti dans la note préliminaire.

La première hypothèse concerne la composition des étudiants architectes sous le rapport de l'âge: on peut penser qu'elle est sensiblement plus hétérogène que dans d'autres départements polytechniques ou facultés universitaires. L'âge des étudiants de première année du DA varie entre 17 ans (1955) et 30 ans (1942), et 36% ont 21 ans ou plus, ce qui implique un retard de 2 à 3 ans au moins par rapport à une scolarité normale. L'architecture ne serait donc pas, au même titre que d'autres disciplines, une étude que l'on entreprend dans la foulée directe de l'école secondaire et du bachot. L'hypothèse consiste à dire ceci: le choix des études d'architecture signifie, pour une plus forte proportion d'étudiants, une rupture, une discon-

tinuité d'avec la scolarité antérieure. D'autre part, 19 étudiants (soit 30%) ont eu envie d'interrompre leurs études, pour des raisons diverses, telles que mise en question de la finalité des études, envie de voyager, problèmes existentiels, etc. Il serait intéressant de savoir si de telles proportions et de telles raisons se retrouvent dans d'autres facultés. Il serait tout aussi intéressant de voir si ces proportions tendent à diminuer ou à augmenter au cours des années, et quels sont les mouvements différentiels d'une faculté à l'autre; on pourrait ainsi connaître quantitativement quels sont les «ventres mous» de l'enseignement supérieur.

La deuxième hypothèse se rapporte aux motivations du choix de l'architecture; on a été frappé de voir à quel point les étudiants architectes valorisent la créativité et l'imagination. L'hypothèse consiste en ceci: c'est en fonction des aptitudes et de la sensibilité qu'ils se reconnaissent pour le dessin et l'expression graphique, que les étudiants ont fait leur choix professionnel, c'est en fonction de l'épanouissement qu'ils souhaitent pour leurs dons, et en espérant que l'architecture leur permette cet épanouissement, bien plus qu'en fonction d'un métier ou d'une discipline qui mériterait d'être étudiée. Leur ignorance est assez grande, en ce qui concerne les études, la pratique de l'architecture, et les structures professionnelles, malgré les renseignements préalables qu'ils ont pu obtenir auprès d'architectes.

On est également frappé par l'attrait qu'exerce sur les étudiants toute une catégorie de professions plus ou moins rattachées aux beaux-arts: graphisme, design, décoration, etc. Pourquoi n'ont-ils pas choisi ces professions plutôt que l'architecture? On émet l'hypothèse que c'est à cause d'une certaine unilatéralité esthétique de ces professions; on peut ajouter que pour des bacheliers, l'entrée à l'université ou à l'école polytechnique apparaît comme une voie plus normale que l'inscription dans une école professionnelle d'arts appliqués. Elle donne aussi un statut socio-professionnel plus assuré, et une insertion plus directe dans les rouages de la production – au sens large – et du fonctionnement de la société. Cela amène à poser une troisième hypothèse, à propos d'une caractéristique qui pourrait bien être propre aux étudiants architectes, plus qu'à des ingénieurs ou à des littéraires, par exemple.

La troisième hypothèse concerne une autre des motivations importantes apparues tout au long de l'enquête: le besoin, que ressentent les étudiants architectes, d'un rôle social,

d'une activité professionnelle au service de la société, en vue d'améliorer les conditions de vie des gens, et par là d'atténuer les dysfonctionnements sociaux.

79% des étudiants ont répondu que l'architecte doit contribuer activement au progrès et au changement de la société dans laquelle il est inséré; le rôle social au service de la société est jugé très important et digne d'être poursuivi par 52% des étudiants, et assez important par 35%; de même encore, on a vu apparaître une adhésion absolument majoritaire pour les tâches de l'architecte suivantes que leur proposait le questionnaire: créer un environnement construit qui permette l'épanouissement des gens, contribuer à faire prendre conscience aux gens de leurs vrais besoins en matière d'habitat, travailler au développement d'une meilleure justice sociale en matière de logement, contribuer à former le goût esthétique des gens, contribuer à réduire les tensions et conflits sociaux, permettre aux gens d'échapper aux aliénations d'une société de consommation aveugle, concilier les intérêts privés et collectifs, inventer les formes nouvelles qui correspondent à la société actuelle, favoriser des formes de vie communautaires et collectives.

De cette énumération de tâches approuvées par une nette majorité d'étudiants, se dégagent plusieurs rôles que l'architecte a à jouer dans la société, selon eux: d'abord un rôle de démiurge-providence, modelant l'environnement pour assurer le bonheur aux hommes, ensuite un rôle d'éducateur et de réformateur, pour apprendre aux gens quels sont leurs vrais besoins et comment vivre dans l'environnement construit à leur intention, ensuite un rôle de médiateur social, au-dessus de la mêlée, atténuant les conflits, et conciliant les intérêts antagonistes.

Sans vouloir entrer tout de suite en matière sur le contenu contradictoire de ces rôles, on peut penser que ce désir d'un rôle social est une caractéristique propre aux étudiants architectes, et que l'on ne retrouverait pas au même degré chez des étudiants ingénieurs attirés par la production d'objets concrets ou alors par la recherche scientifique, ni par exemple chez les sociologues, tournés vers le constat et la compréhension scientifique plus que vers l'action pragmatique.

Une quatrième hypothèse peut être envisagée, bien qu'elle ne repose que sur une seule constatation, qui aurait mérité que le questionnaire permît de mieux l'approfondir; on a été frappé par le fait que 54% des étudiants estiment assez ou très importante la possibilité, pour l'architecte, de marquer une empreinte durable sur la société par de

beaux édifices. Si l'auteur se réfère à ses propres motivations, il se souvient qu'une des raisons secrètes de son choix de l'architecture, c'était la possibilité de laisser des témoins de sa vie au-delà de la mort, et de « survivre » au travers de ses œuvres construites. Ce n'est pas un problème métaphysique ou téléologique, et on a constaté que les activités religieuses venaient en queue du classement des activités de loisirs, et qu'il n'y avait que 5% d'étudiants pour leur manifester un intérêt vif; c'est plutôt le problème très concret et « physique » de la prise de conscience de la finitude humaine et de l'inévitable dissolution de la personne; selon cette hypothèse un peu ténue il est vrai, une des motivations du choix de l'architecture serait la recherche, plus ou moins angoissée de moyens propres à assurer un « ersatz » de survie et d'immortalité.

Cependant, cette formulation de la question est un peu imprécise, et l'on ne sait pas très bien si, dans cette phrase: « marquer une empreinte durable sur la société par de beaux édifices », les étudiants ont valorisé l'impact social, l'immortalité (relative) de l'empreinte, ou l'aspect esthétique des édifices qu'ils envisagent de construire. Quoi qu'il en soit de la véracité de cette hypothèse, on peut cependant faire un rapprochement avec une certaine tradition monumentaliste, une idéologie de l'œuvre pérenne par laquelle l'architecte s'exprime tout entier; il suffit de se reporter à de nombreux livres d'histoire de l'architecture, où l'histoire de l'architecture se résume à une histoire des monuments architecturaux et de leur succession dans le temps, et des intentions que leurs créateurs ont voulu y faire passer. Pour illustrer ce rapport étroit entre la mort, le désir de laisser des témoignages pérennes et l'architecture, on peut se reporter à un fragment des « Mémoires » de l'architecte Pouillon, dans lequel il raconte que, sachant un de ses dessinateurs gravement malade et condamné, il l'a laissé entièrement maître de la création et de la réalisation d'un immeuble dans un lotissement locatif d'Alger, pour lui permettre un dernier accomplissement, et ainsi commémorer son souvenir par une œuvre qui témoigne de son existence et de son activité.

Résumé

Sur la base de ces quatre hypothèses, que peut-on dire des étudiants qui sont entrés au DA en automne 1972?

On peut essayer de donner d'eux une image globale, en faisant ressortir ce qui les distinguerait d'autres disciplines.

Premièrement, il n'y a pas de vocation à la base de leur choix, et on a déjà montré que leur intérêt pour l'architecture n'est pas très ancien, dans l'ensemble. Deuxièmement, on constate que pour les activités de loisirs, on trouve en tête la littérature, la lecture, l'histoire de l'art, les promenades dans la nature, le bricolage et les travaux manuels, la peinture, le dessin, la musique: toutes ces activités témoignent d'un ensemble complexe, voire contradictoire, de qualités et d'aptitudes, de sensibilité contemplative et active à la fois; mais les étudiants sont peu intéressés par tout ce qui touche aux problèmes contemporains: économie, histoire, politique et actualités, philosophie, psychologie, sociologie: on pourrait dire, si l'on veut, qu'ils ne sont pas très ancrés dans la réalité, ils sont plutôt attentifs à l'éveil de leur personnalité, de leur sensibilité, ils ont pris conscience de leur valeur individuelle, ils ont besoin – on l'a déjà dit – de voir leur personnalité et leurs dons s'épanouir; après avoir réfléchi au problème et avoir fait certaines lectures, certaines visites – un peu sommaires, ainsi que le montrent les réponses à la question 1 – après en avoir discuté avec des architectes de leur connaissance, ils ont choisi de se lancer dans l'architecture, dont ce qu'ils connaissent des études et de la pratique professionnelle, c'est-à-dire en fait assez peu, les incite à penser qu'ils y trouveront ces épanouissements qu'ils attendent et qui sont primordiaux pour eux. Etant donné leur carrière scolaire antérieure et le fait qu'ils sont titulaires d'un bachot, l'architecture, enseignée dans une haute école, leur apparaît comme une voie intéressante; les études d'architecture sont, dans l'opinion publique, souvent auréolées d'une réputation de liberté, elles n'ont pas le côté aride des études portant sur la connaissance minutieuse des règles du béton armé ou du fonctionnement des glandes endocrines; l'architecture permettra à ces étudiants de concilier l'art, l'acquisition d'un bon métier et le niveau universitaire dont ils ne voudraient pas déchoir pour embrasser une profession spécifiquement artistique, qui risquerait d'être pleine d'aléas et d'insécurité; l'architecture, en plus, n'est ni trop facile, donc dévalorisante, ni trop difficile, comme on le voit à la question 19. Ils ne sont cependant pas certains de trouver au DA ce qu'ils recherchent, et une des craintes qui apparaît le plus souvent, c'est d'être déçu par la réalité des études, crainte qui vient en deuxième rang, juste après l'angoisse devant les examens. Si l'on résume fortement, on peut dire que les étudiants sont, dans l'ensemble, fortement motivés; mais ils ne sont pas motivés pour l'architecture spécifi-

quement, plutôt pour un type d'activités qui assure à leur créativité et à leur imagination l'épanouissement dont ils ont besoin.

Il est certain qu'il y a là un problème que l'enseignement ne saurait esquiver par une sélection brutale et drastique: comment développer les motivations des étudiants et les orienter vers l'architecture? On aborde dans le chapitre suivant, quelques éléments de réponse à ce problème, tels que les voient les étudiants.

Les étudiants et l'enseignement

Le choix de l'EPFL et du DA

On a vu que 90% des étudiants déclarent qu'ils auraient eu les moyens matériels et financiers de faire leurs études ailleurs qu'à Lausanne. Plusieurs questions donnent un certain nombre d'indications sur les raisons du choix du département d'architecture de l'EPFL.

Tout d'abord, 53% des étudiants ont hésité entre l'EPFL et d'autres écoles, en premier lieu le Poly de Zurich; hormis les problèmes de langue différente, on ne sait pas exactement pourquoi l'EPFL a eu la préférence; il faudrait pouvoir interroger d'autres étudiants qui ont refusé de faire leurs études d'architecture à Lausanne. Cependant, il apparaît que l'EPFL jouit d'une bonne renommée, et que le diplôme décerné en fin d'études est bien coté. Si 51% des étudiants estiment que les deux EPF (Lausanne et Zurich) sont équivalentes quant à la qualité de l'enseignement, il y a quand même une forte minorité (38%) pour juger l'EPFZ supérieure à l'EPFL. Ce jugement n'est certainement pas le fruit d'une étude comparative entre les deux écoles, il reflète les oui-dire et l'opinion publique, qui juge peut-être sur la taille des deux EPF, ou aussi par rapport à la fédéralisation récente de l'ancienne EPUL. Néanmoins, il semble que même si l'EPFZ est jugée supérieure par une minorité importante, la différence de qualité dans l'enseignement n'est pas très grande, puisque cette minorité a quand même choisi l'EPFL, qui a une bonne réputation de sérieux, de réalisme, d'exigences élevées, bref, de «qualité suisse», encore que plusieurs étudiants déplorent le prix qu'il faut payer pour cette qualité: atmosphère trop scolaire, système de contrôle des études trop rigide, ne facilitant pas le développement de la personnalité.

En ce qui concerne le DA, les avis sont plus partagés, et moins élogieux, il faut le dire. On peut distinguer deux natures de critiques: les unes portent sur des excès de

contestation et d'anarchie dont les étudiants sont considérés comme responsables, les autres concernent l'enseignement, son contenu et son organisation, et là ce sont les professeurs qui sont mis en accusation, en relation avec le problème de la sélection. Bien que cela n'ait pas été vérifié quantitativement, on a eu l'impression, au dépouillement du questionnaire, que les critiques mettant en cause les excès contestataires des étudiants provenaient des fils de familles de classes moyenne ou inférieure, tandis que les critiques portant sur l'enseignement et les professeurs émanaient des fils des familles aisées et de catégorie socio-professionnelle élevée.

De toute manière, il apparaît clairement qu'en ce qui concerne l'architecture, l'EPFZ est jugée supérieure à l'EPFL par 36% des étudiants, contre 33% qui estiment que les deux EPF sont équivalentes; ce jugement reste cependant assez platonique car 10 étudiants seulement (16%) se sont procuré le plan d'étude de l'EPFZ. Citons de nouveau ce commentaire pertinent d'un étudiant, qui a répondu que si l'architecture et son enseignement sont en crise, ils le sont partout aussi bien qu'à Lausanne.

On peut émettre encore une hypothèse pour expliquer le fait que de nombreux étudiants (29) aient choisi l'EPFL, malgré la supériorité qu'ils attribuaient à l'EPFZ ou à l'EAUG: puisque les étudiants valorisent tellement les aptitudes individuelles telles que créativité et imagination, à la limite, la qualité de l'enseignement importera assez peu, pourvu que soit donné un cadre qui permette l'épanouissement de ces talents: quel que soit l'enseignement, le «génie» éclora nécessairement, pensent-ils peut-être. Cette attitude a quelque fondement, aussi longtemps que l'architecture sera enseignée comme un art plus que comme une science.

Enfin, il semble bien qu'une cause importante de l'accroissement du nombre d'étudiants réside dans la très large distribution de la brochure d'information de l'EPFL; cet effort de publicité permet sans doute de contrebalancer la supériorité réelle ou illusoire d'autres écoles et de vaincre les hésitations des étudiants.

La sélection

L'enquête met en évidence le fait suivant: le DA est, de tous les départements de l'EPFL, celui où le taux de sélection est le plus important, que ce soit le résultat d'échec ou d'abandon. Il semble bien que, même s'ils ne la connaissent pas exactement, les étudiants savent que la sévérité est grande, puisque 67% des étudiants estiment

le taux de réussite des études inférieur à 30%. Ce fait les choque moins qu'on aurait pu le penser, puisqu'un tiers des étudiants l'estiment normal; il est vrai que 43% le jugent un peu trop bas, et 17% beaucoup trop bas. Quant au pourcentage qui serait jugé normal, il n'y a pas d'adhésion massive, il se situe aux alentours de 45 à 50%; mais presque la moitié des étudiants se sont abstenus de répondre à cette question.

Les mathématiques

L'enquête fait apparaître la réputation de grande difficulté qu'ont les mathématiques enseignées au DA, si l'on excepte les trois étudiants qui déclarent avoir choisi l'architecture à cause du peu d'exigence en mathématiques, relativement à d'autres départements de l'EPFL. Il ressort clairement que l'on impute aux mathématiques la responsabilité des échecs et des abandons, juste après la mauvaise orientation professionnelle et la perte d'intérêt pour l'architecture. En ce qui concerne les raisons réelles des abandons, on ne peut rien dire: il est possible que les mathématiques et leur difficulté jouent un rôle négatif. Mais en ce qui concerne les échecs, on peut montrer qu'il n'en est rien. En effet, les registres des notes ont été consultés pour les années 1970-1971, 1971-1972, 1972-1973; on ne relève qu'un seul cas d'étudiant à avoir échoué la première année à cause des mathématiques exclusivement. Si l'on ne considère que les étudiants qui ont répondu au questionnaire (année 1972-1973), on constate les faits suivants: sur 84 étudiants inscrits, il n'en restait que 60 à la fin du premier semestre, où s'opère déjà une sélection envers les étudiants insuffisants à la fois dans les branches théoriques et dans les travaux pratiques; à la fin du deuxième semestre, seuls 40 étudiants réussissent et sont promus en classe supérieure. Sur ces 20 échecs survenus à la fin de la première année, aucun n'est imputable exclusivement aux mathématiques, un seul l'est aux mauvais résultats dans l'ensemble des branches théoriques, 5 aux insuffisances générales en théorie et en pratique, 13 sont imputables exclusivement aux mauvais résultats en travaux pratiques d'architecture et de construction; le dernier échec résulte d'une maladie. Il n'est donc pas vrai que les mathématiques soient trop difficiles; c'est un mythe, une légende qui doit être détruite, dans l'intérêt du DA et des étudiants, et cela d'autant plus si les titulaires d'un bachot scientifique sont effectivement plus nombreux que les bacheliers classiques, ainsi qu'il en était le cas cette année pour la première fois. Si ce

mouvement doit se poursuivre, il serait même envisageable de développer l'enseignement des mathématiques, de manière à permettre leur utilisation directe dans les travaux pratiques d'architecture et de construction.

Les aptitudes

Le questionnaire a permis de montrer quelles étaient, à l'école secondaire, les branches qui intéressaient les étudiants, et les résultats qu'ils y avaient obtenus; on a été étonné de voir que les trois branches pour lesquelles l'intérêt était le plus vif étaient les mathématiques, la langue maternelle (littérature et dissertation) et le dessin artistique. Les résultats obtenus par les étudiants étaient, dans l'ensemble, assez homogènes pour toutes les disciplines, et il serait faux d'affirmer que l'on a affaire à des littéraires, ou des scientifiques, ou des artistes. Encore faudrait-il confronter leurs dires avec les résultats réellement obtenus, d'une part, et, d'autre part, investiguer auprès d'étudiants ayant fait d'autres choix professionnels. Il semble, cependant, que les étudiants architectes aient été de bons élèves, sans grosse lacune dans telle ou telle discipline, et qu'ils aient obtenu des résultats assez équilibrés; on émet l'hypothèse que c'est là une des caractéristiques des étudiants qui choisissent l'architecture, à savoir le fait d'être correctement doué pour un éventail ouvert de disciplines et d'activités, sans qu'il y ait nette prédominance d'un don particulier; il faut ici préciser ce que l'on disait, dans les pages précédentes, à propos des motivations des étudiants: c'est moins en fonction d'un don patent et reconnu pour le dessin ou toute forme d'expression graphique qu'ils ont choisi l'architecture, mais plutôt en fonction d'un intérêt pour ces domaines et d'un plaisir ressenti à les pratiquer un peu; on a vu que la peinture et le dessin occupaient un bon rang en ce qui concerne les activités de loisirs. Ce n'est pas parce qu'ils sont objectivement doués – encore qu'ils puissent l'être, ou qu'ils le croient, peu importe – c'est parce qu'ils ont envie de développer en eux leur intérêt pour les domaines touchant aux arts. Cependant, leur désir d'épanouissement ne se situe pas au niveau de la maîtrise du coup de crayon sensible. Outre la créativité et l'imagination, des aptitudes telles que l'esprit de synthèse, l'esprit analytique, le sens de la méthode, la rigueur intellectuelle, la capacité d'abstraction sont considérées unanimement comme très importantes; les étudiants ont conscience d'en être relativement dépourvus, et attendent de l'enseignement un développe-

ment important de ces aptitudes. Le but de ce rapport n'est pas d'examiner dans quelle mesure l'enseignement répond effectivement à cette attente; on peut cependant penser qu'en matière de travaux pratiques d'architecture, l'accent devrait porter sur le développement de ces facultés intellectuelles plus que sur la simulation de la pratique professionnelle du projet. D'autre part, l'enseignement théorique ne devrait pas être considéré comme le parent pauvre, auquel on reproche les heures que lui consacre le plan d'étude; les disciplines qui développent la capacité d'analyse et d'abstraction pourraient, au contraire, jouer un rôle accru dans l'enseignement des deux premières années.

Le travail et les efforts

Encore que les points de comparaison manquent, les réponses permettent de penser que l'étudiant architecte n'est pas un grand travailleur, ou ce qu'on appelle un «bûcheur». Servi par une certaine facilité, par ses bons résultats dans toutes les disciplines, il n'a, dans l'ensemble, pas eu besoin de faire de gros efforts pour se tenir à flot ou combler des lacunes; cela concerne les trois quarts des étudiants; on a signalé l'existence d'une minorité (environ 15 à 20%) qui peinait plus dur, et consacrait au travail à domicile trois à cinq heures par jour, contre une moyenne de deux heures pour les autres, soit dix à douze heures hebdomadaires. Ces chiffres se rapportent à la scolarité secondaire, mais il n'est pas certain qu'ils changent beaucoup au cours des études à l'EPFL. On comprend dès lors mieux les causes de certains abandons en cours de première année, où des étudiants peuvent se sentir désemparés pour fournir des efforts auxquels ils n'étaient pas préparés. Non pas, d'ailleurs, qu'ils soient paresseux, mais plutôt qu'ils aient besoin de beaucoup de temps libre, et qu'ils n'identifient pas leur existence avec le travail exigé. Il est significatif que deux des craintes mentionnées par un nombre important d'étudiants (38%) soient celle de manquer de loisirs au cours des études, et celle de manquer d'organisation dans son travail (36%), et par là de perdre du temps et des énergies.

Sur ce problème du travail à domicile, il est difficile de se prononcer, dans la mesure où les nécessités de l'enseignement d'une discipline étendue sont contradictoires avec les aspirations légitimes des étudiants en matière de loisirs. Il semble cependant que les exigences en matière d'efforts pourraient permettre une coordination

et une synthèse heureuse entre la formation professionnelle nécessaire, le développement des motivations pour l'architecture et la sauvegarde d'un temps non contraint utile à l'épanouissement de la personnalité.

L'organisation de l'enseignement

Le questionnaire soumis aux étudiants ne comportait aucune question sur le contenu de l'enseignement de l'architecture, cela pour deux raisons: premièrement, c'est aux professeurs et aux chefs de travaux qu'il appartient, au premier chef, de définir leur enseignement dans ses contenus et modalités, et le but de ce rapport n'est pas de contester cette prérogative; deuxièmement, il est évident que des étudiants récemment émouls du bachot auraient quelques difficultés à définir les contenus de l'enseignement et de la formation pour une profession dont ils ignorent encore à peu près tout. Par contre, il serait très intéressant, voire nécessaire, de faire dans ce sens une enquête objective auprès des étudiants avancés, qui seraient sans aucun doute capables de réflexions, de critiques et de propositions fondées et pertinentes, notamment ceux qui ont déjà fait leur stage pratique et ont pu ainsi prendre un premier contact avec la réalité et les structures de la profession.

Dans ce domaine, l'enquête s'est bornée à poser quelques questions de nature assez pragmatique, sur les modalités d'admission au DA, l'organisation des orientations, et le type de travail souhaité.

Le régime d'admission à l'EPFL

En ce qui concerne le régime d'admission, les étudiants sont, dans l'ensemble, assez conservateurs, et ne souhaitent pas qu'il soit changé, ni dans le sens d'une restriction, ni pour une ouverture à des candidats non bacheliers. Il y a pourtant une minorité (environ 23%) qui estimerait judicieuse une admission libre au DA, sans bachot ni certificat, mais les avis divergent sur la nécessité d'une sélection en cours d'études. Par contre, 36% des étudiants désirent que soient introduits des tests préalables pour détecter les aptitudes et mieux orienter les étudiants en fonction de leur capacité à réussir des études d'architecture; ce souhait est certainement très légitime, et il serait regrettable que le DA et l'EPFL n'y répondent pas favorablement, d'autant plus que les offices d'orientation professionnelle ne satisfont pas entièrement ceux qui les ont consultés, et que leur office semble de fait réservé aux fils de parents qui ont fait des études

universitaires, et font ainsi partie, en principe, des couches favorisées – c'est du moins ce que montraient les réponses à une des questions de l'enquête.

L'organisation du travail

En ce qui concerne l'opposition entre travail individuel et travail collectif, les étudiants sont assez partagés; 27% sont partisans du travail individuel, 24% sont pour le travail en groupe, 44% déclarent que ces deux formes leur sont égales. On a noté également que la nature et le contenu spécifiques de ces deux formes de travail ne faisaient pas l'unanimité, encore que, dans l'ensemble, les étudiants soient enclins à penser que l'acte créatif est le fait de l'individu plus que du groupe; c'est une opinion qui, bien que couramment répandue, n'est pas vérifiée dans les faits, et sert plutôt de prétexte aux détracteurs du travail collectif.

On a également vu que 83% des étudiants estiment assez ou très souhaitable le fait de pouvoir plus tard pratiquer leur profession dans le cadre d'une association de type communautaire avec d'autres architectes. Sans vouloir maintenant discuter de la crainte et de l'angoisse quant à l'exercice d'une profession en pleine mutation, qui transparaissent dans ce souhait, il n'en reste pas moins que l'enseignement donné au DA doit favoriser le travail en groupe, développer des méthodes de travail collectif qui soient plus qu'une simple rationalisation par division du travail, c'est-à-dire motiver les étudiants dans le sens d'une réelle mise en commun de leurs facultés et de leur capacité de travail. Cela même si la sélection basée sur la taxation des individus doit en pâtir; plutôt qu'un enseignement basé sur le bâton, mieux vaut faire appel aux éléments positifs des motivations étudiantes, et leur donner l'espace et le temps de leur développement. On peut parler d'éléments positifs, car il en existe aussi des négatifs: on a vu que les trois étudiants qui souhaitent des travaux entièrement dirigés sont aussi partisans du travail individuel, tandis que sur les dix qui préfèrent des travaux entièrement libres, cinq déclarent que travaux de groupe ou individuels leur sont égaux, et cinq qu'ils préfèrent le travail collectif; il y a là une corrélation paradoxale entre le désir de travailler individuellement et le besoin d'être dirigé étroitement dans son travail.

L'organisation des études

Dans l'ensemble, les étudiants, à 50%, ne souhaitent pas que soit changé l'enseignement existant, de type généra-

liste, où les orientations n'interviennent qu'en quatrième année. Il y a cependant une assez forte minorité (25%) qui estime qu'il serait judicieux de créer un tronc commun partiel, de un ou deux ans, avec d'autres départements de l'EPFL, de manière à permettre des réorientations professionnelles sans trop de difficulté.

Il est certain que si la présence majoritaire des bacheliers scientifiques se maintient, voire se développe, un certain nombre de cours théoriques tels que mathématiques, géométrie, statique pourraient être donnés en commun avec d'autres départements, pour autant que soient réservées des plages horaires suffisantes aux cours de théorie et aux travaux pratiques d'architecture, qui permettent aux étudiants de prendre conscience de la validité de leur choix et de développer leur intérêt, ou alors, d'eux-mêmes, de renoncer à une fausse direction.

Si toutefois des orientations étaient introduites dès la première année, le premier choix des étudiants se porterait, pour 76%, vers l'urbanisme et l'aménagement du territoire; une orientation «architecture-projet» recueille 65% des voix, autant qu'une orientation «esthétique-design». Cette primauté de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire se retrouve dans les définitions, données par les étudiants, du rôle social de l'architecte, à savoir créer un cadre de vie, un environnement construit vivable, épanouissant, heureux, ce qui est du ressort de l'urbanisme en tant que production et aménagement de l'espace social, plus que de l'architecture, au sens de la production d'un édifice. Il est cependant curieux que des orientations telles que «construction-technologie» ou «méthodologie-mathématiques» ne recueillent qu'un intérêt très moyen, voire pour la seconde, une absence d'intérêt assez nette. Cela confirme ce que l'on disait des motivations de base des étudiants, à savoir que l'intérêt pour l'architecture est le produit d'un intérêt préalable pour l'esthétique, le dessin, l'expression graphique, ainsi que de l'impression qu'ils ont d'être doués pour ces activités. Il faut cependant tempérer ces préférences pour telle ou telle orientation, en rappelant que les étudiants, à leur entrée en première année, ne peuvent avoir qu'une idée très imprécise du contenu réel que recouvrent les titres et les appellations.

Les étudiants

et l'exercice professionnel de l'architecture

Onze étudiants (soit 17%) ont fait des stages dans des bureaux d'architectes avant d'entrer à l'EPFL; pour un

seul étudiant, le stage a duré plus de trois mois. On a vu, d'autre part, que quinze étudiants (soit 24%) avaient consulté des architectes avant de faire le choix de leurs études; ces renseignements semblent avoir porté sur des aspects ou bien très concrets (salaires, débouchés, etc.) ou alors très théoriques (l'architecture, ses théories, ses exigences, sous l'angle de la responsabilité morale de l'architecte, etc.).

On a déjà abordé ce problème, qui n'est une banalité qu'en apparence: l'exercice concret du métier d'architecte, les conditions dans lesquelles il se pratique, les contraintes qui l'assujettissent, la marge de manœuvre disponible, tout cela, pour le profane, ou même l'amateur éclairé, est très obscur; du métier d'architecte, on ne connaît que le résultat ultime apparent, c'est-à-dire l'œuvre construite, bâtiment ou ensemble urbain, dont on jugera qu'il est réussi ou non, laid ou beau, intégré dans son contexte ou au contraire le déparant; on en attendra des satisfactions d'ordre esthétique, à la suite desquelles on sera enclin à penser que l'architecture est un beau métier; ou alors, si l'œuvre produite est insatisfaisante, on estimera que l'architecte est un incapable, et que l'on pourrait faire mieux sans grande peine, pour peu que l'on soit doué. D'autre part, il existe une mythologie de l'architecte qui apparaît dans la littérature romanesque ou dans certaines productions cinématographiques, et qui est loin d'apporter des clartés sur le métier. Il en est de même de la publicité faite dans les journaux autour des architectes utopistes, que les utopies soient technologiques, sociologiques, fonctionnalistes ou formalistes. Bien qu'ils aient choisi d'étudier l'architecture, les étudiants n'échappent pas à ces visions tronquées et idéologistes; ils en sont peut-être les victimes au premier chef dans la mesure où ils les ont utilisées pour rationaliser leur choix, faute de mieux, c'est-à-dire faute d'une orientation professionnelle qui donne des informations exactes et complètes.

Les attentes quant à la profession

Les attentes et les espérances des étudiants quant à leur profession sont grandes, quoique imprécises, voire contradictoires. On a vu se dégager des adhésions majoritaires très nettes pour un certain nombre de conditions dont les étudiants attendent qu'elles soient remplies pour être satisfaits de leur activité professionnelle; que la profession doive faire appel à la créativité, ce n'est pas pour étonner, et on en a déjà parlé; elle doit aussi permet-

tre de travailler à des idées nouvelles, et l'on peut voir là l'influence jouée par les utopies architecturales et urbanistiques; cependant, les étudiants, à priori, ne pensent pas qu'il s'agisse d'être à la pointe du progrès technique; rappelons qu'il fut un temps, à la Renaissance, où être architecte signifiait que l'on dominait le dernier état des sciences et des techniques; le divorce entre l'art et la technique, l'architecte et l'ingénieur, est un avatar assez récent qui ne date que du siècle dernier.

De même, il n'est pas du tout nécessaire que la profession permette de se spécialiser, ni au contraire que, par une position au carrefour de nombreuses disciplines, elle permette une pluridisciplinarité. On retrouve là deux caractéristiques des étudiants architectes dont on a déjà un peu parlé: premièrement le refus de la fragmentation et de la division et l'aspiration à la globalité, le désir d'une profession totalisante, qui permette de maîtriser l'ensemble d'un domaine, d'un processus, d'un ordre de préoccupations; deuxièmement, la croyance que l'architecte est investi d'une mission dont il ne saurait partager les devoirs et les prérogatives avec des intervenants d'autres disciplines, à moins qu'il n'en soit le chef d'orchestre, et à ce moment-là, il ne s'agit plus de vraie pluridisciplinarité, on ne parle que d'apports partiels d'experts mandatés.

Cette indépendance de l'architecte est une chose importante pour les étudiants: leur futur métier doit pouvoir être pratiqué de manière indépendante, tout en permettant le travail de groupe; on reviendra un peu plus loin sur ce désir du travail collectif et de l'association communautaire avec d'autres architectes.

L'argent

On entend dire parfois au DA que les étudiants sont motivés essentiellement par le désir d'obtenir un diplôme qu'ils monnaieront ensuite le plus cher possible. Cette thèse est certainement fautive, et si des étudiants donnent effectivement l'impression de vouloir en terminer le plus vite possible et aux moindres peines, une part non négligeable de la responsabilité en revient à l'enseignement, qui n'a pas su développer les motivations positives des étudiants, n'a pas tenu compte de leurs critiques constructives, et les a acculés ainsi au découragement et au désengagement vis-à-vis du DA.

En effet, les étudiants ne demandent pas à leur future profession de les faire accéder à l'élite de la société, ni qu'elle leur permette de s'enrichir pécuniairement.

Pratiquement la moitié des étudiants ne peut donner de réponses chiffrées à propos du salaire qu'ils gagneront par la suite : ils se bornent à dire que l'argent n'a pas d'importance, ou qu'il n'en faut que ce qui est nécessaire pour vivre, ou encore qu'ils n'ont pas d'idée quant à la valeur marchande de leur force de travail future. C'est là une position idéaliste et qui est certes capable de connaître des revirements, mais au départ, les étudiants ne sont pas mus par des considérations intéressées. Dans l'ensemble, ils n'attendent pas de leur profession d'obtenir la considération sociale traditionnellement attachée aux professions libérales, ni d'atteindre à une situation de direction, encore que sur ces deux points, on a montré qu'il y avait des divergences selon l'origine sociale des étudiants : ceux qui appartiennent à des couches relativement modestes valorisent plus que les autres les aspects de promotion sociale qui découlent de leur choix professionnel.

D'une manière assez unanime, les étudiants attendent un épanouissement de leurs facultés, et pratiquement 75% d'entre eux estiment cet épanouissement très important et digne d'être recherché ; vient ensuite le désir d'être utile à la société, de jouer un rôle social, et seuls huit étudiants (environ 13%) jugent ce rôle social peu important ou négligeable. L'intérêt artistique d'une profession vouée aux beaux-arts est également estimé très important par presque la moitié des étudiants.

Mais alors un problème se pose : la pratique réelle de l'architecture assure-t-elle ces épanouissements ? les problèmes et les intérêts artistiques constituent-ils réellement l'essentiel du travail de l'architecte ? le rôle au service de la société peut-il effectivement être joué, ou ne s'agirait-il pas en fait d'un postulat idéologique, qui masquerait une relative mais réelle impuissance de l'architecte à remplir la mission à laquelle il se croit appelé ? Cela est dit sans préjuger du rôle effectif, concret et symbolique à la fois, qu'il joue dans la production du bâti.

De ce décalage, de cette non-coïncidence entre les aspirations, légitimes ou non, des étudiants et la réalité de l'exercice professionnel, les étudiants ne peuvent pas en prendre conscience, de manière plus ou moins aiguë, progressivement au cours de leurs études, notamment après le stage pratique d'une année dans une agence d'architecture. Cette prise de conscience a, comme conséquence, plusieurs attitudes possibles chez les étudiants : soit un idéalisme renforcé qui se manifeste

par la réaffirmation volontariste des valeurs jugées dignes de croyance, soit une politisation fondée sur une critique radicale des processus de production du bâti et des intérêts en cause, soit encore un mixte de cynisme et de pragmatisme, où il ne s'agira plus, pour l'étudiant, que de tirer son épingle du jeu pendant ses études, et une fois devenu architecte, de faire son trou dans ce qu'il jugera être le fromage immobilier. Naturellement, cette classification est un peu sommaire et abstraite, et les cas ne sont pas aussi typés dans la réalité.

Bien que de cette situation et de ces décalages l'enseignement ne soit pas responsable, il lui est impossible d'esquiver le problème, qui se manifeste par des mécontentements, des contestations et des perturbations d'un climat que l'on voudrait de confiance et serein. Il est permis de craindre que l'enseignement ne soit actuellement pas en mesure de dominer le problème, ni même de le poser dans ses vrais termes, d'autant plus qu'il est tiraillé entre les tenants d'une conception libérale du métier d'architecte et des valeurs qui s'y rattachent, et les tenants d'une professionnalisation étroitement adaptée à l'industrialisation du bâtiment, à la restructuration et à la concentration des organismes qui financent et produisent la construction.

Le métier d'architecte et les critiques des étudiants

Pour les étudiants, le désir et la possibilité espérée de remplir une fonction, un rôle social, comptent parmi les motivations très importantes de leur choix pour l'architecture, on l'a déjà signalé. Ils sont presque unanimes (environ 94%) à penser que l'architecte a un rôle social, et qu'il doit contribuer activement au changement de la société (environ 80% le disent). Ils sont un peu moins certains que cela soit possible : 54% le pensent, 35% n'en savent rien.

La première constatation que l'on peut faire, c'est que les définitions qu'ils donnent de ce rôle social dévolu à l'architecte se situent sur un fond de critique plus ou moins voilée, plus ou moins explicite, de la production du bâtiment. «En voyant certaines horreurs architecturales, j'aurais voulu y changer quelque chose», déclare un étudiant. La qualité architecturale des villes et de l'environnement est jugée non satisfaisante par 84% des étudiants. Mais cette critique va plus loin, et traduit pour certains un refus de la société, ou du moins de ses aberrations ; pour un étudiant il s'agit de «rendre vivable et habitable cette saleté de monde actuel»; un autre étu-

diant répond que «le rôle social de l'architecte est lié aux problèmes posés actuellement du point de vue de la santé mentale des gens». 68% des étudiants souscrivent à cette tâche de l'architecte, que leur proposait le questionnaire: «permettre aux gens d'échapper aux aliénations d'une société de consommation aveugle». D'autre part, à 49% contre 21%, ils estiment que l'architecte n'a pas à contribuer à l'expansion économique, ce qui est certainement en rapport avec un souci de sauvegarde de l'environnement et de la nature qui apparaît à de nombreuses reprises, en même temps que cela traduit une méfiance face aux processus et mécanismes industriels et financiers, allant de pair avec une valorisation de la dimension socio-artistique de l'architecture. Deuxièmement, les étudiants, en majorité (65%), ont entendu dire ou pensent qu'il existe actuellement une crise de l'architecture et de la profession d'architecte, due pour une part à des causes objectives, telles que l'inflation, la surchauffe, la spéculation foncière, voire les tares inhérentes du système capitaliste (un étudiant renvoie au «Capital» de Marx), d'autre part à des causes plus subjectives, telles que l'incapacité ou le conservatisme de certains architectes, qualifiés de «vieux croûtons» par un étudiant, ou encore les insuffisances de l'enseignement et des professeurs auxquels on reproche d'escamoter les vrais problèmes.

On le voit, les architectes n'échappent pas aux critiques, qui portent sur deux points essentiellement: en premier lieu leur absence de sens esthétique, leur manque de créativité et d'imagination, c'est un problème de capacité; deuxièmement, leur manque d'idéalisme, qui les amène à ne pas résister aux exigences des financiers et des promoteurs, cela au détriment des utilisateurs et de l'environnement; c'est un problème moral, d'éthique professionnelle trop facilement foulée aux pieds. Dès lors, on comprend que, pour améliorer la qualité architecturale et urbanistique de l'environnement construit, une très forte majorité d'étudiants (82%) souscrive en premier lieu à la nécessité de développer l'esprit de responsabilité chez les constructeurs (architectes, ingénieurs, entrepreneurs, etc.), et qu'en deuxième lieu (81%) soit développée la participation des habitants dans la création et la gestion de l'environnement urbain, pour autant, bien sûr, que l'on développe simultanément le bon goût dans la population (62%); l'architecte lui-même doit avoir une meilleure formation esthétique (73%), l'éducateur a besoin d'être éduqué!

Il est assez frappant de voir que les critères auxquels les étudiants se réfèrent pour critiquer la production architecturale et urbanistique émanent assez directement des valeurs traditionnelles qui se rattachent à l'exercice libéral de la profession; et c'est en tant que praticiens indépendants et futurs architectes libéraux, qu'ils portent leurs jugements; on pourrait dire que leur critique est sous-tendue par la conviction, qu'ils ont, de pouvoir faire mieux, de mieux respecter la nature, l'environnement, les souhaits des utilisateurs, les besoins esthétiques, etc. Quelque morale et positive que soit cette conviction, elle ne donne guère de garantie contre ces revirements ultérieurs dont on parlait à propos de l'idéalisme des étudiants. Là de nouveau, la responsabilité de l'enseignement est engagée, pour qu'ils en reçoivent de réels moyens de compréhension et de prise sur la réalité, qui seuls leur éviteront déception, résignation ou fourvoiement. Dans ce sens-là, il est intéressant de constater que plus de 60% des étudiants souscrivent à une modification profonde des structures de financement de la construction, et plus de 33% d'entre eux estiment judicieux de transformer profondément le statut du sol; cela peut constituer le point de départ d'une remise en question et d'une réflexion sur le rôle traditionnel et les apports spécifiques de l'architecte dans la production de l'environnement construit; pour autant, bien sûr, que l'enseignement ne se fige pas sur une position politique de défense apologétique des actuelles structures de financement et de production du bâti et des privilèges de l'architecte qui s'y rattachent encore, les uns et les autres, héritage des époques pré-industrielles, étant destinés à connaître de profondes évolutions dans les décennies à venir.

«Prisonniers d'un système de valeurs hérité, et affrontés à l'alternative de la fonctionnarisation, les architectes utilisent leur idéologie professionnaliste pour éviter ce qui apparaît à la majorité d'entre eux, et compte tenu de leurs origines sociales, comme un déclassement, pour justifier les positions acquises et maintenir les prébendes, finalement pour déguiser les intérêts privés en intérêts généraux.»

(R. Moulin, «Les architectes», p. 36, Calmann-Lévy, Paris 1973.)

L'exercice professionnel et ses conditions

Au chapitre précédent, on a indiqué que les attentes et les critiques des étudiants, quant au métier qu'ils ont choisi, sont marquées par la conviction qu'ils pourront,

plus tard, exercer leur profession de manière indépendante. En effet, parmi les conditions de satisfaction professionnelle, on trouve en bon rang la possibilité de pouvoir exercer la profession de manière indépendante (cité par 50% des étudiants), ainsi que celle de pouvoir organiser son horaire et disposer de temps libre (36 et 38%). On comprend dès lors que les trois possibilités d'exercice professionnel que souhaitent une majorité d'étudiants soient celles qui garantissent cette indépendance, à savoir, en premier lieu, l'exercice professionnel dans le cadre d'une association de type communautaire avec d'autres architectes (83% des étudiants le souhaitent), puis l'exercice professionnel de type artisanal, où l'on ne ferait que des constructions intéressantes et aux conditions que l'on fixerait (56%), puis l'exercice professionnel de type libéral en tant que patron d'un bureau (49%).

Par contre, les conditions d'exercice professionnel qui impliquent une dépendance vis-à-vis d'un employeur, patron ou administration publique, sont estimées peu ou pas du tout souhaitables, ainsi en est-il d'une situation d'employé dans un bureau, ou de fonctionnaire dans un service étatique. Cependant, l'orientation vers des activités de recherche et d'enseignement obtient un pourcentage assez égal d'adhésion et de refus.

Pour expliquer ce besoin d'indépendance dans la pratique professionnelle, on peut soutenir l'hypothèse suivante: les étudiants, dont on a vu l'importance qu'ils attribuent à la créativité, l'imagination, aux activités artistiques, etc., estiment que l'épanouissement de ces facultés ne peut se produire que dans la liberté; les contraintes auxquelles est soumis l'employé doivent stériliser, ou du moins gravement entraver cet épanouissement; quant au rôle social que l'architecte doit jouer, ce n'est pas en édictant des règlements d'architecture et d'urbanisme – encore qu'ils soient nécessaires – qu'il l'accomplira, mais bien plutôt en étant en mesure de produire des œuvres, des «gestes» architecturaux ou urbanistiques, c'est-à-dire en faisant œuvre d'architecte, au sens traditionnel du mot.

On peut également penser à une autre raison, plus secrète: les étudiants sont peut-être sensibles au manque de prestige d'une situation subalterne, à l'aspect inglorieux de la condition d'employé ou de fonctionnaire, auquel il est demandé de rendre compte de son travail devant ses supérieurs auxquels l'unit un rapport hiérarchique. Dans la mesure où le prestige attaché à l'exercice

libéral et indépendant est un des moyens importants auxquels l'architecte traditionnel a recours pour tenter de poser un rapport d'égalité – symboliquement tout au moins – avec le client, promoteur, mandataire, on comprend fort bien que les étudiants ne veuillent pas renoncer à ce qui leur apparaît comme une garantie pour leur propre réalisation et la réalisation de leur œuvre.

En effet, un étudiant déclare que «l'architecte peut se dresser contre les exigences des financiers», un autre parle de «cohérence et combativité des architectes face aux financiers»; un autre encore pense que les moyens d'action de l'architecte résident dans «son travail, sa valeur propre en tant qu'homme»; un autre déclare: «Parce qu'il bâtit, l'architecte est écouté de tout le monde, puisqu'il est à la fois artiste et technicien.» Dans ces conditions, il apparaît clairement qu'aux yeux des étudiants, l'architecte est ligoté et ne peut plus être écouté de tout le monde, s'il devient un simple employé d'un organisme de promotion, ou d'une entreprise générale, voire d'un patron architecte qui, lui, ne serait pas mû par les mêmes valeurs éthiques, ou peut-être même les aurait reniées pour faire de l'argent.

Cependant, pour les étudiants, cette indépendance ne passe pas nécessairement par la solitude individuelle; au contraire, il est significatif de constater le succès que rencontre l'association de type communautaire d'architectes. Plus de la moitié des étudiants souscrit à cette condition de satisfaction professionnelle, à savoir que la profession permette le travail en groupe, et on a déjà signalé qu'il ne s'agissait pas de pluridisciplinarité. Bien que le questionnaire n'ait pas abordé ce problème explicitement, on peut penser qu'il ne s'agit pas non plus, pour les étudiants, de briser les cloisonnements hiérarchiques et de participer à des collectifs de travail intégrant techniciens, dessinateurs et architectes sur le même pied d'égalité. D'une part, leur connaissance des structures professionnelles et des rapports de production sont trop imprécises, d'autre part, les réponses données à une question concernant le technicien-architecte et ses différences avec l'architecte diplômé, font apparaître que pour plus de 50% des étudiants, le technicien a reçu une formation moins étendue et qu'il a moins de culture générale que l'architecte.

Comment expliquer que 83% des étudiants souhaitent, en premier lieu, de pouvoir fonder des associations communautaires avec des confrères pour exercer leur métier? On peut avancer plusieurs hypothèses.

Premièrement, la réputation de bien-facture architecturale et de succès financier qui entoure plusieurs de ces agences organisées sur une base associative ou communautaire, en Suisse aussi bien qu'à l'étranger. Deuxièmement, la possibilité pour l'architecte de ne pas être seul patron assumant l'ensemble des responsabilités, mais au contraire de répartir les tâches et d'en atténuer les contraintes par une division du travail interne à l'agence, en multipliant les patrons, et en bénéficiant ainsi du prestige que revêtent aujourd'hui les formes communautaires et participatives. Troisièmement, et c'est une des raisons les plus importantes, sans doute, l'association d'architectes de type communautaire permet de raffermir une situation et de consolider une capacité d'expertise globale que les structures montantes du financement et de la production du bâtiment tendent à dénier à l'architecte libéral, à réduire, à parcelliser, au profit d'autres experts: ingénieurs en organisation, managers, planificateurs, techniciens et constructeurs, dont la formation très spécialisée ne prétend pas recouvrir le champ global qui s'étend de la conception à la réalisation, et dont le statut de salariés les conduit à valoriser la bien-çon de leurs tâches assignées plus que la compréhension et le contrôle de l'ensemble du processus.

Même si, dans leurs commentaires sur le rôle de l'architecte ou dans leurs définitions de l'architecture, les étudiants n'ont pas fait apparaître explicitement des craintes quant à la profession et son devenir, ils sont cependant conscients que l'architecture et sa pratique professionnelle sont en crise, encore qu'ils ne sachent pas très bien en quoi consiste cette crise, ni de quelle manière elle risque de remettre en question l'architecte et le champ de son activité. Aussi espèrent-ils en conjurer, par le recours à la forme communautaire, les éventuelles conséquences pénibles sur leur vie professionnelle individuelle (perte de l'indépendance, parcellisation du travail, salarisation, voire prolétarianisation, et abandon forcé du discours éthique et des valeurs déontologiques qui sont un des fondements de leur choix professionnel).

Quelles que soient les positions que l'on prenne face aux tendances à la concentration financière et technique des structures de production du bâtiment et à leurs répercussions sur le rôle et la situation professionnelle de l'architecte, qu'on les déplore et tente de s'y opposer, qu'on s'en réjouisse et que l'on en accélère l'évolution, ou encore qu'on en fasse une critique radicale, il n'en reste pas moins qu'un problème important est posé à

l'enseignement de l'architecture. On a déjà parlé du décalage entre les aspirations idéalistes des étudiants et la réalité de l'exercice professionnel de l'architecte traditionnel; mais il s'agit maintenant d'un autre décalage, plus objectif, entre enseignement axé sur la formation d'un architecte «généraliste», et les exigences nouvelles en matière de prestation professionnelle, qui pourrait conduire, à terme, à ce que les jeunes diplômés ne trouvent pas à vendre leur force de travail et que la préférence soit donnée à des techniciens, par exemple, ou qu'alors ils soient mis sur le même rang. Cela implique donc que l'enseignement donne à l'étudiant une formation qui lui permette ensuite, en tant qu'architecte, de ne pas être cantonné dans le secteur, peut-être de plus en plus marginal, des prestations traditionnelles, ni de se voir supplanté par d'autres experts dont la capacité à résoudre des tâches partielles surclassera nettement ses ambitions à l'expertise globale.

Le but de ce rapport n'est pas de fournir des réponses à ce problème – ce qui devrait être le fait du corps enseignant et du DA tout entier – mais de mettre en évidence et de faire comprendre certains fondements du problème. Cependant, à la lumière des pages précédentes, il apparaît que l'enseignement des premières années doit faire face à des tâches difficiles: tout d'abord, faire renoncer les étudiants à une partie de leurs illusions esthétiques et sociales sur le métier d'architecte, sans pour autant les mutiler; expliciter les structures de production du bâtiment, les rôles joués par les divers intervenants, les rapports entre la production architecturale et urbanistique et l'organisation et les besoins de la société, bref, rendre compréhensibles à l'étudiant les structures abstraites qui auront de grandes répercussions sur sa quotidienneté professionnelle. Il s'agit en même temps de donner à l'étudiant une base étendue de formation scientifique, un savoir polytechnique, une rigueur de raisonnement, qui le rendent capable, par son insertion dans la production, d'en améliorer les mécanismes, voire d'en changer les finalités, au-delà des nostalgies esthétisantes et des discours rhétoriques.

Dans ce sens, il faut déplorer la décision prise tout récemment par les professeurs du DA de réduire l'enseignement de mathématiques de moitié au moins, puisque d'un total de plus de quatre cents heures, réparties sur deux ans, il tombe dorénavant à moins de deux cents heures, si bien que les étudiants ne pourront recevoir guère plus qu'une «culture mathématique», qui ne leur

sera d'aucune utilité concrète pour résoudre les problèmes de plus en plus complexes que va poser la production industrialisée du bâtiment et de l'environnement construit. Il est vrai que cette réduction drastique du programme de mathématiques est contrebalancée – partiellement au moins – par l'introduction d'un cours de physique du bâtiment. Mais il faut craindre que cet enseignement nouveau ne puisse être également autre chose qu'une «culture», faute des connaissances mathématiques nécessaires pour comprendre sérieusement un cours de physique.

Il est certainement permis de penser que le DA rend un mauvais service aux étudiants en négligeant de la sorte un domaine d'enseignement dont l'importance se révélera de plus en plus. Il faudrait au contraire développer considérablement l'enseignement des mathématiques, de manière à donner un outil puissant aux étudiants, dont on a vu qu'ils sont suffisamment doués pour cela; il faudrait également que des collaborations s'établissent entre l'enseignement des mathématiques et les travaux pratiques d'architecture et d'urbanisme, qui auraient sans doute beaucoup à gagner dans le développement d'une méthodologie rigoureuse. Il n'est pas raisonnable de penser que cela ne se ferait qu'au détriment des qualités de sensibilité et de créativité des étudiants architectes; au contraire.

Conclusion

Résumé de l'article

Une fois arrivé au terme de cet article, si l'on voulait en condenser très succinctement les plus importantes constatations et hypothèses, on pourrait dire ceci: les étudiants de première année d'architecture, entrés au DA en automne 1972, sont, dans une proportion que l'on peut estimer à 90% au moins, des personnes sérieuses qui ont fait le choix de leurs études en fonction de motivations profondes, et qui sont prêtes à consacrer un temps et des efforts raisonnables à leur formation. Cependant, ces motivations reposent, en partie, sur beaucoup d'illusions et de fausses idées concernant d'une part la logique interne de l'architecture en tant que discipline et objet d'étude (valorisation excessive de la dimension esthétique et artistique et des satisfactions sensibles qui en résultent), concernant d'autre part les relations entre l'environnement construit et l'environnement social (idéologie du bonheur social par l'architecture et l'urbanisme), concernant d'autre part encore l'exercice professionnel de l'architecture, la situation et le rôle de l'architecte dans les structures et rapports qui régissent la production du bâti (mythe en voie de caducité de l'architecte indépendant, «généraliste», capable de promouvoir les plus hautes valeurs esthétiques, fonctionnelles et sociales).

On comprend, dès lors, que pour pratiquement la moitié des étudiants, les premiers mois au DA se soldent par des déceptions, des découragements, des blocages, qui mènent à l'abandon en cours de route ou à l'échec. Encore que l'enseignement ne soit pas, au départ, responsable de ces illusions, il lui incombe la tâche difficile de les dissiper; pour atténuer le caractère répressif de ce désillusionnement, et éviter aux étudiants de perdre pied, un accent plus grand devrait être porté sur un enseignement scientifique et polytechnique, qu'un bon

nombre de ces étudiants aurait parfaitement la capacité de recevoir; on pourrait ainsi réduire notablement le taux d'abandon et d'échec, moyennant une didactique qui tienne mieux compte des éléments positifs des motivations des étudiants, à savoir le besoin qu'ils éprouvent de voir se développer leurs facultés telles qu'esprit d'analyse et de synthèse, rigueur intellectuelle, capacité d'abstraction, sens de la méthode. Le niveau de l'enseignement n'en pâtirait certainement pas.

Cependant, à moins que l'enseignement de l'architecture au DA ne prenne un caractère plus libre, qui laisse aux étudiants une plus grande latitude dans le choix de leur «cursus» et la définition de leur rythme propre, l'information professionnelle préalable au choix des études devrait être considérablement développée, de manière à diminuer la part des illusions et des images mythiques. Parallèlement à cette information objective, l'orientation professionnelle devrait accroître ses moyens de conseil, en mettant sur pied un ensemble de tests de capacités adapté à chaque discipline universitaire, qui permettrait à l'étudiant d'être mieux au fait sur ses aptitudes, et par là d'éviter de perdre une année au moins comme le font 50% des étudiants qui entrent en atelier de première année au DA.

Recommandations

Cette recherche est la première de ce genre à avoir été entreprise au DA, et malgré qu'elle ait abordé beaucoup de questions, elle ne représente qu'une coupe instantanée sur une population bien déterminée: les étudiants entrés au DA en automne 1972. Pour en étayer les constats et en éprouver les hypothèses, il faudrait qu'elle n'en reste pas là. Plusieurs possibilités de continuation apparaissent d'emblée: premièrement répéter à intervalles réguliers la présente recherche, de manière à mettre en évidence les modifications, au cours des années, dans la population interrogée, l'évolution des motivations, images mythiques, aspirations dans les volées successives d'étudiants; deuxièmement, une enquête similaire devrait s'étendre aux étudiants des quatre années d'études, ce qui permettrait d'apprécier l'impact et la pénétration de l'enseignement, ses répercussions sur les attentes et les conceptions des étudiants, et les réactions de ceux-ci face à cet enseignement; troisièmement, il pourrait être très utile de connaître ce que deviennent les étudiants au sortir de l'école, comment ils s'insèrent dans la production, la nature de leur travail, et la manière dont ils y ont été préparés par l'enseignement; cette enquête-là devrait également prendre l'avis des employeurs des jeunes diplômés. Enfin, il s'agirait de relativiser les étudiants architectes aux étudiants d'autres disciplines, et d'étendre une recherche comme celle qui a été présentée ici, à l'ensemble des étudiants qui entrent chaque année dans les divers départements de l'EPFL, par exemple.

Quoi qu'il en soit, et malgré que la présente recherche ne soit que le premier élément d'une mosaïque qui pourrait être très vaste, il faut souhaiter qu'elle donne lieu à discussion – ou à critique – notamment à l'intérieur du département d'architecture de l'EPFL: c'est ainsi qu'elle aura rempli son but, à savoir de contribuer à l'amélioration de l'enseignement.

Pierre-Etienne Monot, architecte EPFL